

« Revisitons Notre Foi » 3 lundis en 2021 : « Revisitons le Credo » (D. Foyer)

2^{ème} rencontre : lundi 22 mars 2021

Nous continuons de revisiter le Credo, notre acte de foi. Rappelons que croire est une expérience de confiance donnée à Dieu, avant d'être l'adhésion à un contenu fiable, à un savoir véridique sur Dieu. Je crois Dieu, je crois en Dieu, je crois à Dieu... Et il faut ajouter : je crois par Dieu.

Cette rencontre avec le Dieu unique et véritable, nous en faisons l'expérience dans la rencontre personnelle et communautaire avec Jésus de Nazareth que nous reconnaissons comme Christ, comme « Le » « Fils » de « Dieu ».

LE FILS

Nous continuons de suivre le Symbole de Nicée-Constantinople, avec un élément pris du Symbole des Apôtres :

Credo

In unum Dominum Jesum Christum,

Filium Dei unigenitum,

Et ex Patre natum ante omnia saecula.

Deum de Deo, lumen de lumine,

Deum verum de Deo vero,

Genitum, non factum,

Consubstantialem Patri

Per quem omnia facta sunt.

Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de caelis. Pour nous les

hommes et pour notre salut, il descendit du ciel,

Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine,

par l'Esprit saint il a pris

chair de la Vierge Marie,

Et homo factus est.

Et s'est fait homme.

Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato ; Crucifié pour nous sous Ponce-Pilate,

Passus et sepultus est,

il souffrit sa passion et fut mis au tombeau.

Il est descendu aux enfers.

Et resurrexit tertia die, secundum Scripturas,

Il ressuscita le troisième jour,

conformément aux Ecritures,

<i>Et ascendit in caelum, sedet ad dexteram Patris.</i>	Et il monta au ciel, il est assis à la droite du Père.
<i>Et iterum venturus est cum gloria,</i>	Il reviendra dans la gloire
<i>Judicare vivos et mortuos,</i>	pour juger les vivants et les morts,
<i>Cujus regni non erit finis.</i>	Et son règne n'aura pas de fin.

On remarque tout de suite qu'il y a deux parties dans les articles concernant le Fils :

- Une partie en style dogmatique : c'est une série d'affirmations absolues concernant l'identité de Jésus, qualifié de Christ, et la nature de sa relation au Père ; ici on emploie le présent de l'indicatif ;
- Une partie plus narrative : ici on évoque les grandes étapes de son histoire passée et future, et donc sa relation avec nous (« pour nous les hommes... ») ; on emploie le passé simple ou composé, puis le futur de l'indicatif.

Cette disposition du texte du Symbole de foi revient à dire que l'identité de Jésus nous est révélée à travers les événements historiques qui le concernent, événements passés, ceux racontés notamment dans les Evangiles, ou encore à venir mais suggérés dans certaines Epîtres (par ex. I Th 4, 13-5, 11) ou dans l'Apocalypse.

Le *Credo* n'est pas seulement une suite d'informations concernant que croient les chrétiens. C'est avant tout une confession de foi, une proclamation qui engage personnellement celui qui fait cette proclamation, celui qui dit « Je crois » : « Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ ». On pourrait s'arrêter là car toute la foi chrétienne y est résumée. On a ici le kérygme, le noyau de la première prédication apostolique, le cœur de la bonne nouvelle : « Que toute la maison d'Israël le sache avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous vous avez crucifié » (Ac 2, 36 ; cf. aussi Ac 28, 31).

« Seigneur » est le titre divin par excellence. Dans la Bible grecque (LXX), le tétragramme sacré « YHWH » se traduit par « *o Kyrios* », qui signifie « le Seigneur ». Dieu est Seigneur. Mais y a-t-il un autre Seigneur ? En appliquant ce titre divin à Jésus de Nazareth, les auteurs du NT affirment la nature du lien unique qui existe entre le Dieu d'Israël et l'homme de Nazareth, le « fils du charpentier ». Les premiers siècles chrétiens, notamment les grands conciles de Nicée, Ephèse, Chalcédoine et Constantinople, auront à expliciter la nature de ce lien unique : qui est Jésus par rapport au Dieu d'Israël ?

« Jésus Christ » : Jésus est « le Christ », c'est-à-dire le « *mashiah* », l'Oint, celui qui a reçu l'onction réservées aux rois et aux prêtres. Appliquer ce titre à Jésus de Nazareth, c'est lui reconnaître un rôle particulier : il est l'Elu, celui qui réalise l'espérance d'Israël (cf. Lc 24, 13-21 : les disciples d'Emmaüs).

A) Qui est Jésus par rapport à Dieu ? Jésus est « le Fils unique du Père »

La filiation dont il s'agit ici est ce qui définit l'identité de la 2^{ème} personne de la Trinité : il y a entre le Père et le Fils une relation éternelle qui définit leur être au plus profond. On parle d'une relation immanente. Cette relation se révèle à nous dans l'histoire singulière de Jésus de

Nazareth et dans la façon dont il vit sa relation avec le Dieu vivant et unique, le Dieu d'Israël : c'est la dimension économique de la Révélation.

Ce terme « économique » est à prendre au sens des théologiens grecs : *oekonomia* = processus de déploiement d'une réalité dans l'histoire, à travers une série d'événements. Par exemple : ce qui je suis profondément, mon identité immanente, se donne à voir dans les événements de mon histoire personnelle. Il en va de même pour Jésus en tant que Fils du Père.

L'enjeu théologique est de faire face à des déviations importantes et dangereuses pour la foi (hérésies). Au départ, on rencontre deux déviations symétriques :

- Docétisme : Dieu a pris l'apparence d'un homme. Il n'est pas vraiment homme.
- Adoptianisme : Jésus a été adopté par Dieu et divinisé. Il n'est pas vraiment Dieu.

Ces deux hérésies symétriques vont se perpétuer sous différentes formes. Par exemple :

- Patripassianisme : c'est le Père qui s'incarne en Jésus pour subir la Passion.
- Subordinationnisme : en tant que Verbe éternel de Dieu, le Fils existe mais dans une complète subordination au Père ; il n'a donc pas de personnalité propre.

Mais c'est avec l'hérésie d'Arius, un prêtre de l'Eglise d'Alexandrie au III^{ème} siècle, que les choses vont prendre une tournure dramatique. La grande Eglise est menacée de schisme.

Théologie d'Arius : Jésus, en tant que Fils unique du Père est vraiment Dieu, mais sa divinité est de « second ordre », pas sur le même plan que celle du Père. Dans son éternité le Père est seul, depuis toujours. Il laisse sortir de lui sa Parole, divine elle aussi, mais d'une divinité dérivée, seconde. Cette Parole divine accomplit la volonté du Père en entrant dans le temps et dans une existence humaine. C'est Jésus qui partage notre humanité jusqu'à la mort. En ressuscitant Jésus, Dieu le Père lui confère un statut divin : Jésus ressuscité participe à la divinité du Père.

Pour lutter contre l'arianisme et ses conséquences, les sept premiers conciles œcuméniques (Nicée I en 325, Constantinople I en 381, Ephèse en 431, Chalcédoine en 451, Constantinople II en 553, Constantinople III en 681 et Nicée II en 787) ont cherché à préciser la définition dogmatique de l'identité de Jésus, vrai Dieu et vrai homme, des relations au sein de la Sainte Trinité et des conséquences pour la vie chrétienne (par ex. la question des « images »). S'agissant du Fils, plusieurs points essentiels ont peu à peu émergé :

- 1- Unicité de la filiation. Il s'agit d'une relation unique en son genre.

L'unicité du lien qui unit le Père et le Fils découle de l'unicité de Dieu : nous confessons un seul Dieu et Père dont la paternité se dévoile à nos yeux dans l'existence singulière de son Fils unique (cf. Jn 1, 18). Parler de la filiation du Fils revient donc à parler de la paternité du Père. C'est leur relation (paternité-filiation) qui révèle leur identité profonde. En Dieu, il y a de la relation. Cet aspect relationnel de Dieu avait été pressenti par la réflexion des Sages et les prophètes d'Israël (cf. par ex. Si 43, 31 ; Dn 7, 13-14). Cet aspect est au cœur de la prédication apostolique (cf. Col 1, 15). La paternité de Dieu, que l'intelligence humaine pouvait déjà pressentir dans une optique de création cosmique et aussi, pour Israël, de libération, se trouve pleinement dévoilée dans la « filialité » du Fils. Le Fils est l'icône parfaite du Père qui se révèle comme amour qui donne la vie : « moi et le Père nous sommes UN » (Jn 10, 30).

Notons que c'est le point de rupture principal entre les Musulmans et nous : pour eux, Jésus n'est qu'un homme, certes exceptionnel, investi par Dieu d'une mission particulière : le Jugement. Mais il n'est pas Dieu. Les Musulmans nous accusent clairement d'associer au Dieu unique des créatures qui ne sont pas Dieu, comme Jésus ou même la vierge Marie : « Dis : Dieu est Un ! Dieu ! L'impénétrable ! Il n'engendre pas ; il n'est pas engendré ; nul n'est égal à Lui ! » (Coran sourate CXII).

2- Un engendrement qui est une relation éternelle

Le Fils de Dieu est « né du Père avant tous les siècles ». Comme Dieu est unique, incomparable, cette relation est également unique : elle n'a pas d'équivalent ailleurs. Et comme Dieu est éternel, cette relation est également éternelle. Dire que le Père « engendre » le Fils veut dire que ce n'est pas un acte de création dans lequel l'existence du Fils ne viendrait que dans un deuxième temps par rapport à celle du Père. D'où l'emploi du verbe naître : « né du Père », avant toute création de tout ce qui n'est pas Dieu : les réalités créées dans l'espace et le temps : « avant tous les siècles ».

3- Identité substantielle et différence du Père et du Fils

« [Il est] Dieu né de Dieu, lumière [né] de la lumière, vrai Dieu [né] du vrai Dieu, engendré non pas créé, de même nature (substance) que le Père ». Le Credo insiste lourdement sur l'unité du Père et du Fils, tout en les distinguant. C'est un développement imagé de ce que Jésus dit en Jn 17, 10 : « Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi... », et aussi en Jn 14, 9-10, en prenant en compte l'Incarnation du Fils : « Qui m'a vu a vu le Père ». Jésus, Verbe incarné du Père, dévoile le Père à nos yeux humains.

Exister comme Dieu se réalise donc de deux façons à la fois différentes et complémentaires : la divinité du Père est d'être celui qui engendre le Fils, la divinité du Fils est d'être celui qui reçoit entièrement son existence du Père. Or engendrer et être engendré sont deux situations différentes. Mais elles sont complémentaires et inséparables car, sans le Fils qu'il engendre, le Père ne peut pas être père, et sans le Père qui l'engendre, le Fils ne peut pas être fils. Les deux relations (engendrer et être engendré) sont donc à la fois différentes et indissociables. Elles constituent l'essence divine, l'identité profonde de Dieu.

L'erreur d'Arius est sans doute d'avoir cherché à penser l'identité de Dieu (son essence, sa « nature ») à partir de l'idée d'unicité. En effet, dans la mentalité rationnelle grecque, la divinité doit posséder l'unicité comme caractéristique première et fondamentale : Dieu est UN. Alors, pour penser la nature de la relation entre Jésus et Dieu UN, confessé comme « Père » au sens de source absolue de tout ce qui existe, Arius ne pouvait pas faire autrement que d'imaginer une certaine subordination entre le Père et son Fils Jésus. Mais au lieu de penser cette subordination comme une relation (relation d'amour), il en fait une dépendance existentielle et une infériorité ontologique. Du coup, le Fils n'est pas vraiment Dieu comme le Père est Dieu.

C'est pourquoi le Symbole insiste tant là-dessus. Et il renchérit avec « de même nature que le Père ». Il vaudrait mieux dire « substance » dans un sens métaphysique, pour traduire le terme grec *ousia*. L'*ousia*, c'est ce qui fait la consistance d'un être, ce qui détermine son identité profonde. Dire que le Père et le Fils ont la même *ousia* divine ne veut pas dire qu'ils émargent tous deux à une *ousia* divine qui existerait indépendamment d'eux (comme on pourrait dire que chacun de nous participe à une même nature humaine qui existe pourtant en dehors de nous, en tant qu'Idée platonicienne). En réalité, le Père et le Fils **sont** la même *ousia* divine : le Père et

le Fils sont l'unique Dieu vivant, puisque les relations qui les unissent les constituent. Ce point est essentiel : nous le retrouverons quand il s'agira de confesser la Trinité des personnes divines.

Tel est le résultat des longues discussions conciliaires à Nicée. Le mot « *ousia* » est employé une seule fois dans le NT : en Lc 15, 12. Certains évêques et théologiens refusaient d'utiliser le mot « *homoousios* » qui n'était pas utilisé du tout dans le NT. C'est un mot emprunté au vocabulaire de la philosophie. L'expression française « de même nature » traduit maladroitement le mot grec « *homoousios* ». Le latin est donc meilleur pour traduire *homoousios* : *consubstantialis*, « consubstantiel » : le Fils est consubstantiel au Père.

4- Le Verbe créateur est le Fils du Père.

« Et par lui, tout a été fait. » C'est la conséquence logique de l'unité-identité de substance entre le Père et le Fils. Tout ce que Dieu fait, il le fait par sa Parole éternelle. Dieu le Père crée l'univers et agit dans l'univers par sa Parole toute-puissante (cf. Gn 1 : « Dieu dit... »). Cette Parole divine est également une Parole d'Alliance, une Parole de révélation et de Salut. Elle sera aussi Parole de jugement (comme nous le verrons plus loin).

B) Le Fils de Dieu s'est incarné : Dieu entre dans l'Histoire.

1- « Pour nous les hommes et pour notre Salut ».

Nous touchons ici ce que les théologiens appellent le « motif de l'Incarnation » : pourquoi un Dieu-homme ? comme le dit s. Anselme de Cantorbéry dans son *Cur Deus homo* ? Pourquoi Dieu, qui est infini, éternel et tout-puissant, a-t-il voulu se risquer dans une existence humaine, être limité, temporel et impuissant ? Pourquoi Dieu a-t-il voulu devenir comme nous, exactement le contraire de ce qu'il est ? Et de quoi avons-nous besoin d'être sauvés ? La réponse du Symbole développe deux théologies complémentaires :

- Théologie de l'achèvement de l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Les Pères orientaux disent volontiers : Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. C'est la « philanthropie divine : nous sommes aimés comme Dieu seul sait aimer, et il veut nous faire partager sa capacité d'aimer. D'où son Incarnation. Mais, dira-t-on, pourquoi cette perfection de l'amour n'a-t-elle pas été donnée à l'homme dès la création ? Pourquoi faudrait-il ce perfectionnement de l'œuvre divine ? A cela, certains répondent en évoquant le péché originel qui brise la perfection première et demande une « réparation », un rattrapage. C'est le débat médiéval autour de la question : si Adam n'avait pas péché, Dieu se serait-il incarné ? C'est la position de s. Thomas d'Aquin. D'autres, comme le franciscain Jean Duns Scot, refusent cette perspective : il n'est pas digne de Dieu que l'Incarnation soit causée par le péché des hommes. C'est un acte libre, donc non conditionné. C'est un acte d'amour pur, entièrement libre. On retrouve donc la vision orientale : Dès l'origine, Dieu veut la perfection de sa créature humaine. D'où l'Incarnation du Fils dans la nature humaine. Le péché originel n'est pas la cause, c'est simplement une complication circonstancielle qui va entraîner le sacrifice de la Croix.
- Théologie du Salut de l'homme dans sa liberté. Il n'y a aucun automatisme dans les relations Dieu-homme. Notre liberté (créée par Dieu) est sollicitée par la liberté (incrée) de Dieu. Et nous avons besoin de la présence permanente de Dieu avec nous

(et en nous) pour que nous soyons capables de bien orienter notre liberté d'aimer et nos choix de vie. D'où l'Incarnation du Fils pour nous fortifier et guider notre liberté.

Limite de ces deux théologies : le péché d'origine perd de son importance et les notions de Salut et de Rédemption s'affaiblissent. Point commun de ces deux théologies : par l'Incarnation, nous devenons enfants adoptifs de Dieu, par et dans le Fils unique, nous devenons cohéritiers du Christ (cf. Ga 3, 26-29 ; Rm 8, 14-17).

2- « Il descendit du ciel ; par l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme »

« Il descendit » : c'est le mouvement de la kénose, de l'abaissement volontaire, décrit par l'Hymne de la Lettre aux Philippiens (Ph, 2, 7). C'est aussi la marque de la bienveillance divine : Dieu se « penche » sur nous, au risque de « tomber » sur notre terre...

« Par l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme » : réalisme de l'Incarnation. La « chair », c'est la réalité matérielle et concrète de notre existence. Nous sommes des êtres de chair et de sang (cf. Mt 16, 17). En s'incarnant, le Fils a accepté de vivre une existence totalement semblable à la nôtre. Il assume notre condition humaine, car comme le dit s. Irénée : ce qui n'est pas assumé n'est pas sauvé ». Cette « chair » est assumée dans la personne humaine de Jésus, né de la Vierge Marie, une femme juive (cf. Ga 4, 4). Son humanité est entièrement semblable à la nôtre, excepté le péché (comme pour Marie). Et son humanité est également enracinée dans l'histoire sainte d'Israël, puisque la naissance d'une femme juive est la condition nécessaire pour faire partie du peuple de l'Alliance.

Notons que pour les Musulmans, Jésus (*Issa*) est bien le fils de la Vierge Marie (*Myriam*). Sa conception virginale et sa naissance sont miraculeuses. Mais il n'est qu'un homme, chargé d'une mission prophétique : « Jésus, fils de Marie, dit : Ô fils d'Israël ! Je suis, en vérité, le prophète de Dieu envoyé vers vous pour confirmer ce qui, de la Torah, existait avant moi ; pour vous annoncer la bonne nouvelle d'un prophète qui viendra après moi et dont le nom sera Ahmad » (Coran, sourate LXI, 6).

Une question va déchirer l'Eglise pendant plusieurs années, jusqu'à ce que les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine apportent une définition dogmatique pacifiante. C'est la question de la coexistence en l'unique personne de Jésus de Nazareth de sa nature divine avec sa nature humaine. Quelle articulation entre les deux ? Il y a deux natures unies sans confusions ni séparation dans l'unique personne de Jésus-Christ, Verbe incarné. Cette union, unique en son genre, est appelée « union hypostatique », car ces deux natures forment une seule « hypostase », une seule identité : l'identité divine du Fils unique de Dieu qui est aussi l'identité humaine du fils de Marie.

Concile de Chalcédoine : « Un seul et même Christ, Seigneur, Fils unique, que nous devons reconnaître en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation. La différence des natures n'est nullement supprimée par leur union, mais plutôt les propriétés de chacune sont sauvegardées et réunies en une seule personne et une seule hypostase. »

Prendre ou recevoir ? Le Fils reçoit la nature (*ousia*) humaine et l'assume entièrement, selon la volonté du Père et par la puissance de l'Esprit Saint. Il ne se fait pas homme, mais il est fait (*factus est*). Toujours la logique de la kénose. Et c'est l'Esprit Saint qui est l'opérateur efficace de cette Incarnation. D'où le jeu des prépositions en latin : *de Spiritu Sancto – ex Maria Virgine*.

Donc, la Trinité tout entière est engagée dans l'œuvre du Salut, comme elle l'était dans l'œuvre de la Création.

3- Jésus a souffert la passion et il est mort sur la croix.

Les précisions historiques (Ponce-Pilate) indiquent que notre foi n'est pas une construction abstraite, spéculative. Notre *Credo* n'est pas une sagesse ou une philosophie, mais il s'enracine dans des événements historiques. En Jésus, Verbe Incarné, et spécialement dans sa Passion, de sa mort en Croix et de sa Résurrection, Dieu est entré concrètement dans notre histoire.

Souvenons-nous que les récits évangéliques sont constitués autour d'un noyau qui est le récit de la Passion de Jésus.

Notons que pour les Musulmans, Jésus n'est pas mort sur la Croix, mais c'est un sosie créé par Dieu qui a été crucifié à sa place alors que Dieu faisait monter Jésus directement au ciel, d'où il reviendra pour le Jugement. Donc Jésus n'est pas non plus ressuscité. Autre point de désaccord fondamental ! Ce qui nous sépare des Musulmans touche à l'essentiel de notre foi.

4- « Il est descendu aux Enfers »

Ce point est propre au Symbole des Apôtres. Il faut distinguer **l'Enfer** (au singulier ; lieu du châtement éternel de Satan et de ceux qui le suivent) et **les enfers** (au pluriel ; latin : *infern* : les lieux souterrains, en grec : l'*Hadès*, en hébreu : le *Shéol*). Les enfers sont le séjour des morts. Dans sa vie et dans sa mort sur la Croix, Jésus assume la totalité de l'histoire humaine. Il est venu pour les vivants et pour les morts. Sa résurrection concerne toute l'humanité depuis Adam. L'icône bien connue de l'*anastasis* exprime cela de façon éloquente.

Conséquence de cela dans la théologie contemporaine : l'universalité du Salut. Voir : LG 16 et surtout GSp 22 : « Puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit-Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal. »

5- Il est ressuscité d'entre les morts

La mention du 3^{ème} jour est typiquement juive en deux sens : Jésus est vraiment mort (comme Lazare en Jn 11) ; et sa Résurrection est une intervention de Dieu qui agit en personne (cf. Ex 19, 16 ; Os 6, 2).

L'histoire personnelle de Jésus est un accomplissement des Ecritures. La mention est fréquente dans les évangiles : « pour que les Ecritures s'accomplissent » et aussi « Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir » (Mt 5 17).

L'affirmation de la Résurrection du Crucifié est absolument centrale dans la foi des chrétiens. Nous l'avons vu avec le kérygme apostolique (Ac 2, 36).

6- Il monta au ciel ; il est assis à la droite de Dieu

Le mystère de l'Ascension du Seigneur a deux implications : ressuscité, le Christ ne meurt plus, sa nature humaine échappe définitivement à la puissance de la mort et à notre condition spatio-temporelle ; monté au Ciel avec son corps humain, le Christ est entré dans la gloire de Dieu, ce qui réalise le « siège à ma droite » du Psaume 110 (109), et ainsi il introduit toute l'humanité en Dieu.

C) Eschatologie

1- « Il reviendra dans la gloire »

L'annonce du retour du Christ est, avec son Incarnation et sa mort-résurrection, le troisième élément fondamental de la foi chrétienne. La foi chrétienne est eschatologique : tournée vers les « choses de la fin », vers les réalités ultimes. Vers « ce que Dieu a préparé... » (cf. I Co 2, 9).

2- « Pour juger les vivants et les morts »

Le Jugement, c'est le moment de vérité (cf. Mt 25). Il concerne tout le monde « les vivants et les morts »), toute la création. Il achève la résurrection générale.

3- « Et son règne n'aura pas de fin ».

Le règne du Christ sera un règne définitif et éternel. Il sera tout en tous (cf. Col 3, 11). Et en lui, tout sera soumis à Dieu le Père (cf. I Co 15, 20-28) dont le règne sera alors total, comme nous le demandons dans le Notre Père : « Que ton règne vienne ».
